



SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE NATIONAL DE LA RENAISSANCE AU CHÂTEAU D'ÉCOUEN

ASSOCIATION SOUS LE RÉGIME DE LA LOI DU 1^{er} JUILLET 1901 DÉCLARÉE SOUS LE NUMÉRO 03947
Identifiant SIRET NUMÉRO 504 382 136 00019
Siège Social : Musée national de la Renaissance Château d'Écouen 95440 ÉCOUEN
Président : Geneviève Bresc-Bautier
amis.renaissance.musee@club-internet.fr



Note information n° 262 – Mai 2017

ROUEN « RENAISSANCE » - 18 AU 19 MARS 2017

La découverte de Rouen Renaissance commence par les expositions consacrées à Masséot Abaquesne dans deux musées : le musée de la céramique et le musée des Beaux Arts et qui complètent celle tenue au musée national de la Renaissance à Écouen du 11 mai au 3 octobre 2016. Les références au catalogue seront indiquées entre parenthèses.

MUSEE DE LA CERAMIQUE, où nous sommes accueillis par Anne-Charlotte Cathelineau, conservateur du patrimoine au musée de la céramique de Rouen .

Aurélié Gerbier, conservateur du patrimoine au musée national de la Renaissance à Écouen, nous présente l'exposition en privilégiant les spécificités propres à Rouen.

Dans la première salle, on peut voir diverses pièces qu'a pu connaître Masséot Abaquesne à partir de 1526 où sa présence est attestée :

- Des carreaux de grés émaillés de l'atelier de Brémontiers-Massy.
- Des carreaux provenant du colombier de Boos, ancienne propriété de l'abbaye de Saint-Amand, située aux portes de Rouen (Fig. 16 -19). S'agit-il d'une production anversoise ? d'un atelier de tradition anversoise actif en Normandie au début du XVI^e siècle ?
- Des carreaux de pavement anversoise de l'atelier de Guido Andries, provenant du château de Fère-en-Tardenois, propriété d'Anne de Montmorency (Fig.14).

A cette époque les grands maîtres en faïence se situent en Italie, en Espagne mais surtout à Anvers : des œuvres concernant ces pays sont présentées dans cette salle.

Dans la seconde salle aux superbes boiseries du XVII^e siècle et à la cheminée du XVI^e siècle, provenant de l'abbaye de Saint-Amand, sont exposées de nombreuses céramiques provenant de l'atelier de Masséot Abaquesne mais surtout des documents d'archives, présentés par roulement en raison de leur fragilité à la lumière ; ce qui a conduit à en remplacer certains par des fac-similés :

- Une quittance de paiement du 31 octobre 1526 ; Masséot Abaquesne est alors emballer au port de Rouen et domicilié paroisse Saint-Vincent de Rouen (annexe n° 1).
- Le livre de raison de la famille Le Court dans lequel Masséot Abaquesne est parrain en 1538 du fils de Robert Le Court, maître verrier à Rouen. Il est emballer et émailleur de terre (annexe n° 3).
- Une importante commande de Pierre du Bosc, apothicaire, de plus de quatre mille pots émaillés du 24 mai 1545 (annexe n° 5). Il est seulement indiqué émailleur de terre.

A noter que ces documents et d'autres (quatorze au total) et les pièces datées de Masséot Abaquesne permettent de reconstituer une biographie qui reste cependant lacunaire et laisse beaucoup d'interrogations.

Parmi les pièces exposées, notons :

- Les objets provenant de la fouille d'Evreux, déjà vus à Écouen (Fig. 52-53), tout comme la superbe gourde armoriée de la famille Jughon (Fig. 51) ou encore des pièces provenant de la commande du pavement en 1542 d'Anne de Montmorency pour le château d'Écouen.
- Le premier panneau d'un triptyque illustrant l'épisode biblique du Déluge décrit dans le Livre de la Genèse et représentant « la construction de l'arche de Noé » (Fig. 70). Rappelons que nous avons vu les deux autres, « l'embarquement dans l'arche » (Fig. 71) et « la scène de désolation après le Déluge » à Écouen. A quoi était destiné ce triptyque ? il aurait pu servir de coffrage pour la cheminée de la grande salle du roi à Écouen, la seule non décorée. Les dimensions permettent d'envisager cette hypothèse.

La troisième salle est consacrée aux pavements :

- Panneau du premier pavement d'Écouen destiné à la galerie de Psyché (Fig.62). Il est daté de Rouen en 1542 et porte les initiales d'Anne de Montmorency et les épées en pal parmi les motifs héraldiques sachant qu'il est baron à cette époque.
- Panneau du deuxième pavement destiné à la galerie de l'aile du château qui a été détruite (Fig. 65). C'est une réalisation des années 1549 après le retour en grâce d'Anne de Montmorency en 1547, mais avec modification en 1551. La quittance est à la BNF, dans le fonds Clairambault (annexe n°11).

Une question reste en suspens : quelle a été véritablement la fonction de Masséot Abaquesne, émailleur ? Par exemple, était-il fabricant de carreaux ou de pièces de forme qu'il émaillait ? Ou bien encore était-il entrepreneur disposant d'ateliers pour la production ?

Son fils Laurent a dû travailler avec lui quelques années, comme en témoignent les pièces portant ses initiales mais n'a pas dû continuer sur une longue période d'autant que le décès de son père, vers 1564, se situe au moment des guerres de religion.

Il faudra attendre 1644 et l'arrivée d'Edme Poterat pour que reprenne à Rouen une activité faïencière.

MUSEE DES BEAUX-ARTS

En s'inspirant de la peinture de Giuseppe Uberti (Fig. 78), l'intérieur de la chapelle de la Bâtie d'Urfé, attribué à Masséot Abaquesne, a été reconstitué pour cette exposition. Elle appartient à Claude d'Urfé, gouverneur des enfants de roi Henri II et de Catherine de Médicis. On y voit :

- une partie du pavement qui couvrait le sol de la chapelle est ici exposée (Fig. 79). Le décor est à la gloire de la famille au service de la foi catholique.
- la marche d'autel (Fig. 80 et détail de la Foi en Fig. 81) avec un décor italien à grotesques.

Un acte du 22 septembre 1557 concerne la livraison des carreaux de terre émaillée au sieur Durse, gouverneur du Dauphin, et dans lequel Masséot Abaquesne dit avoir suivi scrupuleusement « les pourtraictz et devises que led. seigneur Durse lui en avoir a ceste fin baillez » (annexe 13).

Pour compléter cette restitution, des gravures de Félix Thiollet, extraites de l'ouvrage *Le château de la Bâtie d'Urfé et ses seigneurs* de 1886, représentant « la cour d'honneur », « la voûte de la chapelle » avec le même décor que le sol, « les portes de la chapelle », « les vitraux » ..., sont présentées.

MUSEE LE SECQ DES TOURNELLES

Il est installé dans l'église Saint-Laurent qui avait été désacralisée à la Révolution. On y trouve une collection particulière, devenue musée, grâce à la générosité de son fondateur Henri le Secq des Tournelles.

En fait, le début de la collection revient à son père qui, au lendemain de la guerre de 1870, réunit tout ce qui avait trait à la ferronnerie et aux gravures (eaux fortes). A son décès, l'un de ses fils, Henri, reçut la collection de ferronnerie qu'il continuera à enrichir. Si le père avait d'avantage d'objets emblématiques, le fils s'orienta vers une collection encyclopédique, s'efforçant que toutes les catégories soient représentées : de l'utilitaire au luxe, du petit au monumental, le fer étant présent dans tous les usages. Sa collection fut d'abord placée dans son domicile, puis présentée à l'exposition universelle de 1900. Elle fut ensuite hébergée au musée des Arts décoratifs à Paris durant quelques années. En 1917, Henri le Secq des Tournelles proposa à la ville de Rouen de lui faire don de sa collection et renouvela son offre en 1920 à condition qu'elle soit placée dans l'église Saint-Laurent où s'en trouvait déjà une partie avec le musée d'art normand installé depuis 1911. Sa proposition cette fois fut acceptée, le musée d'art normand ayant cédé sa place. C'est Henri le Secq des Tournelles qui décida de l'emplacement des objets, tel qu'on peut encore le voir aujourd'hui. Le musée de la ferronnerie fut inauguré en juin 1921. Deux catalogues ont été réalisés, en 1924 et 1928. Cependant le musée continue à s'enrichir. A noter que lors de notre visite et, en prévision d'une exposition consacrée à Gonzalès, ferronnier catalan, qui a travaillé avec Picasso, les collections de la partie centrale de l'église ont été mises en réserves.

Dans ce riche musée que nous visitons librement se trouvent de nombreuses séries de clefs, de serrures, dont l'une provient du château d'Ecouen, des grilles, des enseignes, des heurtoirs, des verrous, des cadenas, mais aussi des instruments de cuisine ou médicaux, des bijoux... de diverses époques. A remarquer également une très belle rampe d'escalier.

CATHEDRALE NOTRE- DAME

Thierry Crépin-Leblond présente la façade occidentale de la cathédrale et son parvis, en rappelant son histoire, avec, au sud (à droite), l'archevêché et, au nord (à gauche) le chapitre cathédral, l'un des plus importants du royaume, et ses maisons canoniales.

L'archevêché de Rouen entreprit la reconstruction de la cathédrale dans les années 1020, en remplacement d'un édifice roman. La dédicace eut lieu en 1063. Vers le milieu du XII^e siècle, l'archevêque voulut renouveler le chœur. Les travaux étaient en cours lorsque survint le samedi saint 8 avril 1200 un immense incendie qui détruisit une grande partie de la cathédrale et de la ville. La reconstruction de la cathédrale, dont il ne subsistait que la façade, la première travée du bas-côté nord de la nef et la tour Saint-Romain, fut alors envisagée rapidement. Les travaux se poursuivirent, avec, en particulier, au XIV^e siècle la construction de chapelles et de nombreux remaniements au cours du XV^e siècle. C'est à cette époque que fut construite la tour faisant pendant au sud, à la tour Saint-Romain. Elle fut appelée « tour au Beurre » en référence à l'affectation des aumônes offertes par les fidèles en reconnaissance de la dispense d'user de beurre et de lait pendant le Carême, obtenue du Saint-Siège par le cardinal d'Estouteville. Au début du XVI^e siècle, furent jetées les fondations du portail central, qui menaçait ruine, et ce, sous l'impulsion du cardinal d'Amboise. Le maître d'œuvre Roulland Le Roux eut un rôle essentiel dans cette reconstruction où fut respecté un programme en quatre points : iconographie, style, architecture et sculpture.

Nous pénétrons à l'intérieur de la cathédrale en nous dirigeant vers la chapelle d'axe dans laquelle sont placés deux magnifiques tombeaux que nous commente Geneviève Bresc, notre Présidente :

- Le tombeau des cardinaux d'Amboise

Au côté sud : c'est un monument considérable de la première Renaissance. Sur un grand soubassement décoré de vertus placées dans des niches, la Foi, la Charité, la Prudence, le Tempérance, la Force et le Justice, se trouvent les statues des deux cardinaux agenouillés, Georges 1^{er}, ministre de Louis XII, et Georges II d'Amboise, sous un haut dais à voussures. Le fond est orné d'un bas-relief en albâtre représentant le combat de saint Georges contre le dragon et de six statuettes représentant la Vierge et des saints. Sur le couronnement sont placées six niches, les apôtres conversant deux par deux. Elles sont séparées par des statues de prophètes. Initialement il n'y avait que le priant de Georges 1^{er} décédé en 1510. C'est son neveu, Georges II, qui le fit avancer de façon à se faire représenter à sa suite, en costume d'archevêque. La réalisation du monument, prévue dès 1516, fut confiée à Roulland le Roux, sera installé en 1520. Les sculptures furent réalisées sous la direction de Pierre des Aubeaux. Le priant de Georges II, qui ne décédera qu'en 1550, montre la main de plusieurs sculpteurs, dont Jean Goujon comme l'atteste un paiement de 1542. Il a été beaucoup restauré.



- Le tombeau de Louis de Brézé,

Louis de Brézé, grand sénéchal, mort en 1531, et époux de Diane de Poitiers, au nord. Il est en albâtre et marbre noir, réalisé dans le style Renaissance, avec deux avant-corps sur quatre colonnes cannelées supportant quatre vertus en caryatides : la Victoire, la Foi, la Prudence et la Gloire. En bas, sur le cénotaphe, est étendu le transi de Louis de Brézé entre la Vierge avec l'enfant Jésus, à droite, et Diane de Poitiers agenouillée, en veuve, avec son grand voile, à gauche. Derrière ce transi on peut voir deux épitaphes entourées de masques, de cuirs enroulés, de chutes de fruits. Le buste, en ressuscité de Louis de Brézé, placé devant, n'existe plus. En haut, sous la voussure, le sénéchal, en armure, est représenté à cheval sur fond de paysage. Ce monument, a été érigé à l'initiative de sa veuve sans que l'on sache qui l'a réalisé. L'attribution à Jean Goujon est souvent avancée mais il y eut sans doute plusieurs mains.

Guillaume Fonkenell, conservateur du patrimoine au musée national de la Renaissance attire notre attention sur l'utilisation de l'ordre corinthien dans ce tombeau. On remarque ici :

- Un piédestal reposant sur une première moulure, la doucine, extrêmement aplatie.
- Une frise ornée qui pourrait être d'influence espagnole. En effet, le premier traité d'architecture, *Médidas des Romano* de 1526 est celui de Diego del Sagredo, connu en France et traduit en 1536.

C'est la position soutenue par Yves Pauwels. Il est vrai qu'à cette époque les échanges commerciaux entre la France et l'Espagne étaient importants ce qui conforte cette hypothèse.

- Les feuilles d'acanthé des chapiteaux sont pointues et se rattachent à la hampe.

Ces observations permettent un rapprochement avec les pratiques de Jean Goujon. Cependant il reste des différences comme celles résultant des dessins qu'il a faits et placés dans la traduction du traité d'architecture de Vitruve. Il établit un rapport entre la hauteur de la colonne et le diamètre de la base de celle-ci mais faut-il inclure ou non la hauteur du tailloir ? Il résulte donc une incertitude.

Les deux vitraux du bras sud du transept sont commentés par Françoise Perrot, spécialiste du vitrail.

On se trouve dans la chapelle du Grand-Saint-Romain dont les fenêtres ont été agrandies dans les années 1518 comme le précisent les comptes du chapitre. La confrérie qui a vendu la chapelle aux confrères de saint Romain avait emporté leurs vitraux et les avait insérés dans les verrières du XIII^e siècle d'une chapelle voisine « Il faut se souvenir qu'en Normandie, on a le sens des économies » disait Jean Lafond, historien du vitrail rouennais. Donc les vitraux « neufs » installés dans la chapelle du Grand-Saint-Romain évoquent la vie de saint Romain, prénom qui rappelle la cité où l'église catholique fut fondée avec, en outre, une réactualisation de l'hérésie à l'époque de la réforme.

- Le premier vitrail examiné a été offert vers 1521 par la Confrérie Saint-Romain raconte la vie du saint, en commençant par le tympan
 - o La naissance miraculeuse de Romain dont les parents se désespéraient de ne pas avoir d'enfant. Un ange apparut à son père annonçant la naissance et le destin de l'enfant. On voit d'ailleurs le roi Dagobert l'autorisant à quitter la cour pour devenir Evêque.
 - o Une série de miracles dont celui de la gargouille où Romain réussit à débarrasser la ville de ce monstre. Depuis, le chapitre cathédral bénéficiera du Privilège de libérer chaque année un prisonnier. Une scène montre cette donation du Privilège par Dagobert (représenté sous les traits de François 1^{er}) à saint Ouen par la remise des clefs de la prison et la procession de la Fierté. Autre miracle, celui du saint Chrême par lequel Romain reconstitue le vase qui le contenait et qui avait été cassé. Ou bien encore celui de l'inondation, Romain ayant fait reculer l'eau qui menaçait la ville. Un registre présente une messe au cours de laquelle Dieu annonce à Romain la date de sa mort ; ce qui constitue à cette époque un grand privilège.

Ce vitrail a été restauré et même reconstitué à partir d'autres vitraux mais on y remarque de beaux verres gravés bleus et rouges aux décors antiquisants.

- L'autre vitrail, connu sous le titre de *Panegyrique de saint Romain*, présente les mêmes scènes mais placées sous le patronage des vertus la Foi, l'Espérance, la Prudence, la Tempérance, la Force d'âme et la Justice. Les registres sont séparés par des éléments décoratifs qui font penser à ceux des céramiques. Ce vitrail a été offert par Jacques Le Lieur dont le nom est attaché au célèbre *Livre des Fontaines*. On y trouve, en particulier, la naissance de Romain avec la servante qui prépare le bain de l'enfant, l'élection de Romain évêque de Rouen, la gargouille et le Privilège donné à la ville, mais aussi la tentation par le diable qui se présente sous la forme d'une belle dame, dont on aperçoit les pieds palmés et, avec l'aide de l'ange, il le fait précipiter aux enfers. La mort de Romain, entouré des sept vertus, surmonté de « SPES », l'Espérance, est aussi représentée sur le vitrail.

EGLISE SAINT-MACLOU

C'est Régis Martin, architecte en chef qui a assuré la restauration de cette église (il était également chargé du château d'Ecouen) qui nous présente ce joyau rouennais, construit en pierre de Vernon qui permet des prouesses de sculptures. Commencée en 1437 et achevée en 1517, cette église paroissiale sera consacrée en 1521. Elle présente une parfaite unité de style gothique flamboyant.

La façade comporte cinq arcatures avec seulement trois portails dont deux possèdent des portes sculptées. Il faut remarquer qu'ici le gothique refuse toute inutilité : on ne place pas de porte si on n'en pas besoin, d'où deux arcatures aveugles.

La tour lanterne placée à la croisée du transept contient la sonnerie, ce qui est exceptionnel, mais a été rendu nécessaire car l'église ne possède pas de tour clocher. La flèche en pierre de Saint-Maximin, qui la surmonte, est une réalisation de Jacques Eugène Barthélémy, architecte diocésain, au XIX^e siècle. Elle a remplacé une toiture en charpente.

Les portes sont à vantaux sculptés. Il y avait à l'origine un trumeau qui a disparu, entraînant l'affaissement du tympan. Celui-ci était polychrome et représente le jugement dernier avec à droite, l'Enfer, et à gauche, le Paradis.

A l'intérieur se trouve un pilier d'axe à la base d chœur qui est une particularité régionale.



Guillaume Fonkenell attire, à nouveau, notre attention sur deux colonnes à chapiteaux corinthiens, au bas de la nef, qui auraient été ajoutées par Goujon, en sous œuvre pour soutenir la tribune d'orgue. Il nous fait remarquer :

- Un piédestal posé sur une doucine très aplatie selon les principes de Sagredo
- La colonne en marbre de Tournai, en deux morceaux dont le raccord est caché par un motif gravé dans l'esprit des modèles de du Cerceau (voir la documentation remise).
- L'extrémité des feuilles d'acanthé du chapiteau est différente de celle observée à la cathédrale.

Thierry Crépin-Leblond nous commente les portes magnifiquement sculptées mais pour lesquelles, à son grand regret, aucune étude n'a été réalisée. Nos regards, à l'intérieur, la porte qui présente des entrelacs, des cuirs dont le décor est à rapprocher de celui des pavements d'Ecouen. Le motif supérieur rappelle les frontispices des livres imprimés avec des gravures dans le style de Fontainebleau.

À l'extérieur, la porte centrale à deux vantaux, de la façade occidentale, est décorée de sculptures en l'honneur de la Vierge et du Christ, avec également des prophètes, des masques... À la gauche de celle-ci une porte également à deux vantaux, présente de beaux décors dont l'allégorie de l'hiver. Une belle porte également sur la façade nord, avec trumeau et composition ornementale de grotesques. Au-dessus, des statuettes en ronde bosse et des chutes de légumes et fruits. Deux compartiments montrent l'un la mort de la Vierge et l'autre sa mise au tombeau.

ÂTRE SAINT-MACLOU

C'est l'un des rares cimetières médiévaux conservés, nous précise Guillaume Fonkenell.

Il a été ouvert en 1357 à la suite de la grande peste de 1348 et ne comportait que trois ailes en pans de bois au-dessus d'un soubassement en pierre situées à l'ouest, au nord et à l'est. Les fûts des colonnes sont sculptés et les poutres décorées de motifs rappelant la mort: ossements, instruments liturgiques et de fossoyeurs avec pioches, cercueils... Les colonnes des galeries sont ornées de couples, personnages civils et religieux, forment une danse macabre. Elles ont été mutilées en 1562 lors des guerres de religion et sont à présent peu lisibles.

Une nouvelle épidémie en 1522 rend sans doute nécessaire une augmentation de capacité. En effet, à cette époque il est décidé un aménagement des galeries surmontées de combles en commençant en 1527 par celle de l'ouest avec achèvement en décembre 1528 puis celle du nord qui sera achevée en 1529 et celle de l'est vers 1533. Ces galeries servaient à recevoir les ossements qui y resteront jusqu'en 1705. Il existe des comptes pour ces travaux avec intervention du maçon Guillaume Trubert (ou Ribert) pour la taille des colonnes à l'exception de trois qui seront réalisées par Louvel et Canu, du charpentier Louis Godes, des sculpteurs Denys et Adam Leselin et Gaultier le Prévost et du peintre Robert Collas. Ces comptes montrent que les boiseries et les sculptures des piliers étaient rehaussées de peintures.

L'aile sud, réalisée seulement en 1651, à la suite d'un don de l'abbé Robert Duchesne, était destinée à abriter une école pour garçons pauvres qui ouvrira en 1661. Une école pour les filles ouvrira en 1678.

Dans les années 1745-1749 les galeries sont rehaussées et les combles transformés en vrais niveaux fonctionnels avec création d'escaliers d'angles.

ABBATIALE SAINT-OUEN

Elle nous est présentée par monsieur Henry Decaëns, administrateur de l'abbatiale

L'abbaye bénédictine de Saint-Ouen, dont la fondation remonte aux premiers rois mérovingiens, souffrit sévèrement de l'invasion des Vikings et beaucoup d'incertitudes subsistent sur la suite. Toujours est-il que, vers la fin du XI^e siècle, l'abbé Nicolas de Normandie entreprit la construction d'un nouvel édifice dont la dédicace eut lieu le 17 octobre 1126. Il en reste une absidiole à deux étages, connue sous le nom de tour aux clercs. L'église fut atteinte par deux grands incendies, en 1136 et 1248, puis le chevet s'écroula en 1318. Sous l'impulsion de l'abbé Roussel dit Marc d'Argent, la reconstruction fut entreprise en commençant par le chœur qui fut achevé en 1339 et, à cette date, le transept et la dernière travée de la nef étaient commencés. À cette période très active succéda une période troublée par la guerre de cent ans. Il fallut, en effet, pratiquement un siècle pour achever le transept et encore un siècle pour terminer la nef en 1537 mais le style de départ fut conservé ce qui donne à l'édifice une grande homogénéité. Il faut cependant regretter que la façade bien qu'inachevée, fut détruite en 1845 pour la remplacer par un pastiche du XIV^e siècle.

Les vitraux sont commentés par Françoise Perrot :

On est frappé en pénétrant dans l'abbatiale par le vitrail de la fenêtre haute de la chapelle d'axe : une Crucifixion sur fond rouge, œuvre commandée en 1949 à Max Ingrand, mais, dans l'ensemble, l'abbatiale présente un ensemble cohérent et somptueux de vitraux des XIV^e au XVI^e siècle.

Les vitraux de la nef sont l'œuvre de plusieurs ateliers de peintres verriers, en particulier, d'Arnould de Nimègue. C'est un peintre verrier originaire de Nimègue, actif à Rouen au début du XVI^e siècle et dont la présence s'explique par l'appel d'Antoine Boyer, abbé de Saint-Ouen, vers 1507/1508, pour le logis abbatial et l'église. Le programme formel établi au XIV^e siècle, au début des travaux, a été respecté jusqu'à la façade occidentale, implantée au milieu du XVI^e siècle.

Dans le bas-côté sud de la nef, les saints représentés dans les vitraux :

- Sainte Catherine : après avoir rencontré un ermite, Catherine se convertit mais après une dispute, elle sera soumise au supplice de la roue, mais son corps reconstitué sera emporté par les anges.
- Sainte Anne : c'est l'histoire des parents de la Vierge et la rencontre à la Porte Dorée.
- Saint Austremonne : avec, en particulier, la scène du Baptême

Le bas-côté nord donne sur le cloître est beaucoup plus éclairé. Il y a eu des restaurations qui cependant ont respecté l'esprit. Sont représentés :

- Saint Antoine l'ermite
- Sainte Elisabeth
- Saint Martin avec le diable faisant un croche-pied à Martin qui tombe, mais aussi le baiser au lépreux.



Aux fenêtres hautes se tiennent les spectaculaires silhouettes des personnages de l'Ancien Testament, au nord et des abbés bénédictins, au sud, suivant le programme commencé dans le chœur au XIV^e siècle.

Les roses du transept, du XV^e siècle : celle du nord représente l'arbre de Jessé, avec le couronnement de la Vierge en partie haute et des armoiries dans les écoinçons et celle du sud représente une étoile à cinq branches avec une course céleste et, au centre, le soleil.

Pierres tombales : Monsieur Decaëns nous conduit dans une chapelle très sombre dans laquelle deux pierres tombales ont été placées sur le mur : celle finement gravée d'un architecte inconnu, en tenue de travail avec son compas et l'autre d'Alexandre et Colin de Berneval datée de 1441, vêtus de manteaux de fourrure, avec le dessin de la rose sud.

A l'issue de cette journée de visites, une audition d'orgue nous est exceptionnellement donnée par le titulaire du grand orgue Cavallé-Coll de l'abbatiale Saint-Ouen, Madame Marie-Andrée Morisset-Balier et par Monsieur Michel Morisset, trompettiste.

HOTEL BOURGHTEROLDE

Thierry Crépin-Leblond considère cet hôtel comme l'un des monuments les plus emblématiques de Rouen. Il fut construit à la fin de la guerre de cent ans pour Guillaume II Le Roux et achevé par son fils, Guillaume III, abbé d'Aumale et de Val-Richier. La construction de cet édifice a commencé dans les toutes premières années 1500, près du centre économique de la ville et comprend :

- Un bâtiment sur rue, formant clôture, comprenant un rez-de-chaussée et un étage, percés tous deux de fenêtres à meneaux. La porte qui donne accès à la cour de l'hôtel est en cintre surbaissé, décorée et surmontée des armoiries de la famille Le Roux. Les allèges des fenêtres du premier étage sont ornées des emblèmes de Louis XII, le porc épic, d'Anne de Bretagne, l'hermine couronnée, de Guillaume II Le Roux et de son fils Claude avec leurs épouses mais ces armoiries semblent contradictoires avec les textes du XVII^e siècle. A l'angle se trouve une tourelle qui a été refaite. L'examen de documents anciens comme « La vue de la façade sur rue de l'hôtel » tirée du *Livre des Fontaines* de Jacques Le Lieur (1525), ou le détail de 1650 d'Israël Sylvestre montre que, depuis, il y a eu sans doute à l'occasion de restaurations, des modifications, voire des recreations.
- Dans la cour, le bâtiment de droite a été remanié au XVIII^e siècle
- Le corps de logis en fond de cour est de style gothique flamboyant avec ses gâbles, ses pinacles, sa tourelle d'escalier de plan hexagonal et terminée par un toit pointu surmonté d'un épi de faitage, le tout très remanié. Cependant les bas-reliefs qui le décorent forment un ensemble d'une grande richesse. Il comporte trois niveaux : un rez-de-chaussée, un premier étage et un étage sous comble, éclairés chacune par deux fenêtres à meneaux. Celles du niveau sous comble sont surmontées d'un fronton décoré d'un écu. Ces baies sont encadrées de contreforts sculptés et ceux du niveau supérieur supportent l'amortissement ajouré des lucarnes.
- La galerie de gauche, entièrement Renaissance, est éclairée par six baies en anse de panier, séparées par des piles ornées de pilastres surchargées d'arabesques. La frise du haut figure les triomphes de Pétrarque et celle du bas la célèbre entrevue du Drap d'Or qui eut lieu en 1520 mais la construction semble plus tardive, sans doute vers 1530. On peut penser que ces frises étaient polychromes, sans certitude cependant.

GROS HORLOGE

C'est également un monument emblématique de Rouen que nous commente Guillaume Fonkenell.

La construction accolée à un beffroi, est constituée d'une arche Renaissance surmontée d'une horloge astronomique du XIV^e siècle.

Il avait existé un beffroi dont on sait peu de chose et qui fut rasé en 1382 après la révolte de la Harelle avec interdiction d'en reconstruire un nouveau. Les rouennais vécurent très mal cet événement qui leur faisait perdre non seulement les libertés qui leur avaient été données au début du XIII^e siècle par Jean Sans-Terre, mais aussi le symbole de celles-ci. Ils passèrent outre, prétextant vouloir construire une tour horloge. L'achat du terrain se situe alors au nord de la ville médiévale, à l'emplacement d'une porte du rempart. Le beffroi abritait le mécanisme du Gros Horloge ainsi que les cloches sur lesquelles il sonne, ce qui permit d'affirmer le pouvoir municipal.

La construction de l'arche de style Renaissance est réalisée entre 1527 et 1529, pour laquelle il existe des archives. Au centre de l'arcade, on peut voir les armes de la ville représentant l'agneau pascal portant une croix. Le dessous de l'arcade est richement travaillé sur le thème du Bon Pasteur, reparté dans trois cartouches.

L'horloge est l'une des plus anciennes horloges publiques. Elle est en bois avec un encadrement en plâtre et le cadran est plaqué sur cette structure. Les deux façades de l'horloge actuelle ont été reconstruites postérieurement et représentent un soleil doré de vingt-quatre rayons sur un fond bleu étoilé. Il y a une aiguille unique à l'extrémité de laquelle est représenté un agneau qui pointe l'heure. Les phases de la lune sont indiquées dans l'oculus de la partie supérieure du cadran par une sphère. Il apparaît aussi un semainier à l'intérieur d'une ouverture pratiquée à la base du cadran. Celle-ci est décorée de sujets allégoriques pour chaque jour.

Au pied de l'horloge, on peut voir une fontaine d'époque XVIII^e siècle qui a remplacé une plus ancienne remontant au XV^e siècle.

MAISON RENAISSANCE

A proximité du Gros Horloge Guillaume Fonkenell nous fait regarder une maison d'époque Henri IV, construite en 1607 par Jacques Gabriel, le la lignée des architectes originaires de Normandie.

Elle est en pierre, à bossage sous forme de tables superposées sur pilastres. Le bâtiment est à trois niveaux : un rez-de-chaussée surmonté de deux étages. La frise du deuxième niveau comporte de larges triglyphes et métopes. Sous les triglyphes, on peut remarquer un ensemble de cinq gouttes et de trois en dessous. Les pilastres se terminent au deuxième étage par des chapiteaux doriques plats et au troisième niveau par des chapiteaux ioniques également plats. Les ordres sont respectés comme le prévoir Vitruve.



PALAIS DE JUSTICE

Thierry Crépin-Leblond rappelle que l'emplacement occupé l'actuel Palais de Justice était autrefois celui du clos aux juifs qui fut confisqué en 1306 par Philippe le Bel. Demeuré propriété communale sans affectation, il recevra en 1429 le Marché aux herbes, précédemment installé sur le parvis Notre-Dame, puis sera transféré sur une nouvelle place appelée Marché neuf.

La construction du Palais de Justice s'effectuera en plusieurs étapes : la partie gauche, en style gothique, à la fin du XV^e siècle, le bâtiment au fond de la cour, au XVI^e siècle qui présente un mélange gothique et Renaissance et la partie droite au XVIII^e siècle. Le Palais de Justice a beaucoup souffert en 1944 mais a été rétabli depuis.

C'est ce que confirme Guillaume Fonkenell ajoutant que c'est un bâtiment à l'architecture très compliquée. Voici quelques faits marquants qui le montrent :

- La partie ouest (à gauche), prévue dès 1493, sera en fait construite à partir de 1499 pour y établir une salle commune pour les marchands. Cependant en cours de construction la destination changea, Louis XII, sur proposition de Georges 1^{er} d'Amboise, ayant décidé de fixer le Siège de l'Echiquier devenu une juridiction permanente, dans ce bâtiment.
- S'avérant trop petit Louis XII ordonna en 1508 de hâter la construction de la Grande Chambre du Parlement de Normandie et de ses annexes : c'est le bâtiment au nord, face à la rue. La construction se poursuivit au cours du XVI^e siècle.

Quelques remarques sur l'architecture :

- On constate une rupture dans la construction entre les bâtiments.
- Dans le bâtiment situé à l'ouest, de style gothique, les lucarnes ne sont pas placées à l'aplomb, une coursive flamboyante est placée à la base du toit, les contreforts sculptés, placés entre les baies, se terminent par des pinacles-gargouilles.
- Le bâtiment au nord, avec un avant-corps, se caractérise par la poursuite du gothique mais qui commence à être influencé par la Renaissance : davantage de sculptures avec des jeux de nervures et la présence d'arcs en accolade par exemple. Devant les lucarnes sont placées des décorations « écran ». Si on retrouve les mêmes contreforts, en revanche les coursives marquent l'influence de la Renaissance.
- Initialement ces bâtiments étaient fermés par un mur crénelé, aujourd'hui remplacé par une grille.

Dans ces deux bâtiments, il semble probable que Roulland Le Roux ait travaillé, au regard du style qui, par ailleurs, ressemble à celui de Chambiges. Ce dernier aurait-il exercé une influence ?

BUREAU DES FINANCES

Dans lequel est installé l'Office du tourisme, commenté par Guillaume Fonkenell.

C'est dans le cadre de la réorganisation de la perception des finances en Normandie, voulue par Louis XII, qu'est construit ce bâtiment, à l'initiative de Thomas Boyer, général des Finances de Normandie.

Les travaux étaient déjà bien avancés en 1510 quand un procès fut intenté, la maison dépassant de quatre pieds sur le trottoir mais la construction a dû se poursuivre. Construite en angle, la façade face à la cathédrale présente sept travées. A noter que la gravure de Jacques Le Lieur, tirée du *Livre des Fontaines* de 1525 n'en donne que cinq, ce qui est une erreur mais ce n'est pas la seule. Il indique une chapelle, aujourd'hui disparue, au centre du bâtiment, alors qu'elle se trouvait à gauche. Les boutiques occupaient la partie basse qui servait aussi au stockage, tandis que les parties hautes étaient réservées aux trésoriers.

Quelques remarques d'architecture :

- Au dessus de chacune des six baies du rez-de-chaussée se trouve un panneau sculpté : chapeau de triomphe supporté par deux angelots, surmonté de deux petites fenêtres séparées par des colonnes sculptées à base carrée
- Les panneaux sculptés sous les fenêtres du dernier étage ne subsistent qu'aux trois fenêtres de droite et représentent des écus très effacés.
- On remarque les initiales de Louis XII : L, de François 1^{er} : F. Une troisième pose un problème d'identification : LE. Est-ce une allusion à François 1^{er} et son épouse, Eléonore d'Autriche ?

LA FIERTE SAINT ROMAIN

Que nous commente Guillaume Fonkenell. C'est une originale construction de 1542 dont le dais de pierre qui la couronne, abritait le jour de l'Ascension, la châsse contenant les reliques de saint Romain ; ceci en mémoire du privilège accordé à la ville de Rouen. Cette construction est en biais, dans la perspective de la rue venant de la cathédrale et qu'empruntait la procession venant de la chapelle du Grand-Saint-Romain.

Ce monument, entouré de trois marchés, était adossé au bâtiment de la Halle-aux-toiles. Il se compose de deux arches superposées permettant d'alimenter les marchands avec en haut, la Fierite proprement dite. L'ensemble du monument est décoré à l'antique : colonnes surmontées de chapiteaux corinthiens, architrave dilatée en hauteur, voûte à caissons. La Fierite se présente comme une micro architecture.

LE MUSEE DES ANTIQUITES

Créé en 1831, il est installé dans l'ancien couvent des Visitandines de Sainte-Marie, construction du XVII^e siècle.

Il abrite actuellement l'exposition consacrée aux « Trésors enluminés de Normandie » que nous découvrirons

individuellement. Elle rassemble des fonds médiévaux et Renaissance de musées et collections normandes éparpillées en France. L'INHA (Institut national d'histoire de l'art) qui avait lancé dès 2004, une vaste campagne d'inventaire, a facilité l'identification de documents présentés dans cette exposition, en complément des travaux menés par les conservateurs et des universitaires.



Nous visitons également les collections permanentes concernant la Renaissance en commençant par les vitraux sous la conduite de Françoise Perrot :

- Il s'agit tout d'abord d'une série de quatre vitraux provenant de l'église saint-Eloi de Rouen, paroisse devenue un foyer du protestantisme assimilé au judaïsme. L'iconographie est connue sous le nom de « Miracle des Billettes ». Chaque baie est composée de deux lancettes avec au bas de chacune d'elle, un texte expliquant la scène.
- Un vitrail, composé de médaillons ovales qui représentent les mois symbolisés par des scènes de la vie paysanne (il n'y a que neuf médaillons). Ce vitrail proviendrait de Montigny.
- Un vitrail blanc avec huit scènes de la vie du Christ : Circoncision, la fuite en Egypte, Jésus parmi les Docteurs, le chemin de croix, la descente de croix, la mise au tombeau...provenant de l'abbaye de Valmont.
- Un vitrail, provenant, à l'exception du tympan et de la base, de la Maison des orfèvres. Il est daté de 1543 et montre, à gauche, les armes de France avec les fleurs de lis et le collier de Saint-Michel sur fond bleu, et à droite le blason des orfèvres, supporté par des griffons, sur fond rouge.

La suite de l'exposition est présentée par Geneviève Bresc, avec en particulier :

- Un retable de la vie de la Vierge et de l'enfance du Christ, de la fin du XV^e siècle, d'origine bruxelloise, en bois polychrome
 - o Le volet de gauche : le mariage de la Vierge et l'Annonciation
 - o Le panneau central : la Nativité, l'Adoration des Mages, et la Présentation au Temple. Il est surmonté d'un petit triptyque avec Dieu le Père et la Vierge couronnée.
 - o Le volet droit : la fuite en Egypte et Jésus parmi les Docteurs.
- Une tapisserie représentant « les cerfs ailés » d'origine flamande ou du nord de la France, sans doute des années 1500. On y voit le cerf au milieu d'un enclos entouré d'un palis tressé, tenant entre ses pattes la hampe d'un grand étendard représentant saint Michel terrassant le dragon et la présence d'un phylactère.
- Une série de médaillons dont certains proviennent du château de Gaillon. Ils avaient été mis en réserves car, après la Révolution, jugés comme des copies. Ils sont sans doute l'œuvre de plusieurs ateliers français, mais de style italien (portraits à l'antique).
- Des carreaux provenant du colombier de Boos.
- Des panneaux de bois sculpté évoquant le transport du bois en provenance de Brésil, ou bien encore les normands en lien avec le Nouveau Monde caractérisé par une nature peuplée d'animaux et de plantes exotiques. D'autres évoquent l'histoire de Phaéton.
- Une coupe ovale de Bernard Palissy, en terre vernissée, représentant la nymphe de Fontainebleau.
- Une pièce de tenture de la vie de Diane, à bordure de grotesques (le musée d'Ecouen en possède deux). On y voit le roi des Dieux qui a installé son trône sur l'Olympe et Diane entourée de Mercure avec le caducée, de Minerve, de Mars avec une allusion à Diane de Poitiers.

EGLISE JEANNE D'ARC

Cette église moderne qui évoque à la fois un bateau Viking, un poisson, fut inaugurée en 1979. Elle renferme, avec une protection extérieure, treize vitraux provenant de l'église Saint-Vincent reconstruite au XVI^e siècle, mais détruite en 1944.

Heureusement les vitraux avaient été mis à l'abri au début de la guerre. Les vitraux datent donc de l'époque Renaissance, réalisés entre 1520 et 1530 dont trois sont de l'atelier des Leprince de Beauvais et les autres d'ateliers rouennais, marqués par l'influence d'Arnould de Nimègue

C'est Françoise Perrot qui nous les commente en commençant par le chevet à cinq pans (de gauche à droite)

- Enfance et vie publique du Christ. Les diverses scènes, par registres, représentent l'Immaculée Conception, la Nativité, l'Adoration des Mages, la Circoncision, la fuite en Egypte, Jésus au milieu des Docteurs de la loi, les noces de Cana, l'adieu de Jésus à sa mère. C'est un don de la famille Le Roux de Bourgheroulde.
- Passion : on peut voir sur le registre du bas : l'entrée dans Jérusalem avec les rameaux, le baiser de Judas, la comparution devant Pilate, et sur celui du haut : l'Ecce homo, à nouveau Jésus devant Pilate et le portement de croix. Une inscription en bas et à droite indique une restauration de 1873. Dans le tympan, sainte Véronique avec le Suaire.
- La Crucifixion : Jésus en croix occupe les trois quarts de la hauteur du vitrail, avec les deux autres crucifiés. Au tympan la résurrection des morts. Ce vitrail se trouvait dans la chapelle d'axe de l'église Saint-Vincent.
- Résurrection et vie glorieuse : descente de croix et mise au tombeau. Un ange annonce la Résurrection aux Saintes femmes, à Marie-Madeleine, aux disciples d'Emmaüs et à saint Thomas.
- La vie de saint Vincent, patron de l'église, se lit de bas en haut : Vincent et l'Evêque Valère comparaissent devant Dacien. Vincent est condamné et martyrisé : il est brûlé, lacéré avec un peigne de fer et écrasé sous un pressoir, meurt puis est jeté à la mer. Son corps revient miraculeusement à terre. Au tympan on peut voir les litanies de la Vierge. C'est un don de la famille Le Roux d'Esprevier.

Nous poursuivons avec les vitraux de la nef que nous regardons également de gauche à droite :

- La vie de saint Pierre : on y découvre sa vocation et celle de son frère André, saint Pierre en rivalité avec Simon le magicien, avec en arrière-plan les églises Saint-Ouen et Saint-Maclou. Sur le registre supérieur Pierre enseigne et guérit puis le Christ lui remet les clefs du royaume des cieux. Ce vitrail a été restauré en 1869 comme l'indique une inscription.
- Sainte Anne : la scène représentant l'ange apparaissant à Joachim pour lui annoncer la future naissance semble avoir eu pour modèle une gravure de Dürer. On remarque également la rencontre d'Anne et de Joachim à la Porte dorée ainsi que la naissance et consécration de Marie.



Au tympan, un miracle de saint Jacques : ce dernier ayant refusé les avances d'une servante, celle-ci met dans son sac de l'argenterie. Accusé de vol, il sera jugé et pendu, mais sauvé, il continuera à vivre.

C'est une œuvre du peintre verrier Jean le Vieil (sa signature est sur la coiffe d'une assistante d'Anne). Ce vitrail pourrait avoir été offert par la confrérie de saint Jacques (Compostelle).

- Vitrail dit des Chars : il se lit de haut en bas, avec d'abord des scènes de la Création et du Paradis terrestre qui conduisent vers le triomphe d'Adam et Eve, puis la chute suite à leur désobéissance, symbolisée par l'allégorie de l'hérésie (les personnages se présentent de dos), où on voit le diable perché dans un arbre, scène qui se traduit le triomphe du mal, et enfin, en bas, la Rédemption et c'est le triomphe de Marie avec en fond la cathédrale de Beauvais. C'est une œuvre d'Engrand et Jean Leprince qui utilisent à merveille le jaune d'argent. On peut lire sur ce vitrail plusieurs textes en latin tirés des Psaumes, des Proverbes, de la Genèse, du Cantiques des cantiques, que nous traduit Françoise Perrot. Le thème de ce vitrail est peut-être en lien avec la Bulle accordée par Léon X aux Puits de Rouen qui confirmait le culte de l'Immaculée Conception et instituait une fête à cette occasion, consacrant ainsi la légende de l'abbé Heslin revendiquée par les normands. Les armes de Claude de France décédée en 1524 sont présentes sur le vitrail, ce qui laisse à penser qu'il a été réalisé antérieurement à cette date.
- L'arbre de sainte Anne se lit comme un arbre généalogique à partir du bas : Anne a trois filles : Marie, Marie Jacobi et Marie Salomé et leurs enfants forment les rameaux supérieurs

Nous terminons par le transept que lisons toujours de gauche à droite :

- La vie de saint Jean-Baptiste : le registre supérieur avec la Prédication et le baptême du Christ et le registre inférieur avec la décollation et le repas d'Hérode et la danse de Salomé. C'est en fait une scène imaginée car il aurait fallu apporter le plat avec la tête de saint Jean-Baptiste. C'est une œuvre d'Engrand Leprince.
- Le vitrail dit des œuvres de Miséricorde qui évoque, à partir de l'Evangile de saint Mathieu, une réflexion sur la richesse, la pauvreté et l'égalité devant la mort. C'est aussi une œuvre d'Engrand Leprince.
- Deux vitraux superposés avec en bas, un vitrail des saints : Vincent, Jacques, un Evêque, Nicolas, Jean-Baptiste et Anne et au-dessus un vitrail concernant saint Antoine de Padoue, avec sa mule, puis sa mort. C'est la seule verrière en grisaille et jaune d'argent.

C'est ici que se termine notre visite de Rouen qui fut, à la fois riche, diversifiée et bien agréable.

Merci aux nombreux intervenants qui ont su, à tour de rôle, nous faire partager, avec beaucoup de disponibilité, leurs compétences pour une meilleure approche de cette ville, sans oublier Catherine Fiocre qui avait préparé cette sortie, et qui a dû jongler avec les horaires compte tenu de la densité du programme.

Roselyne Bulan
Secrétaire générale adjointe.

